

Le chrétien en promenade, muni de sa bible comme boussole..."

Cet exposé a été prononcé par

le Pr. J. Hostetter-Mills, pasteur

de la communauté de Liège - Marcellis

La pire mésaventure qui puisse advenir à un missionnaire, c'est que ses auditeurs se convertissent. Il perd du coup sa raison d'être. Boutade, oui bien sûr mais aussi une introduction pertinente du père Georges Passelecq, de l'Abbaye de Maredsous, à un livre que j'affectionne particulièrement "Le promeneur et la boussole", admirable ouvrage du Dr. Jacques Chopineau, professeur émérite de la Faculté Universitaire de Théologie Protestante de Bruxelles et de l'Université Libre de Bruxelles, l'U.L.B.

Je ne résiste pas au plaisir de partager avec vous - en les adaptant pour la circonstance - quelques unes des lignes de cette préface.

"Bienheureuses différences qui nous préservent de la monotonie de l'uniformité. Bienheureuses différences qui, perdant, grâce aux efforts de chaque homme et chaque femme de bonne volonté, leur caractère séparateur, pourraient devenir l'expression la plus authentique de la richesse de l'homme, y compris de l'homme croyant et de l'homme d'Eglise..."

Des différences, il y en a toujours eu... En ce qui concerne le Christianisme, elles se sont cristallisées deux fois : dans le schisme d'Orient d'abord et son *Filioque...* querelle de Byzantins.

Dans la Réforme ensuite, avec son vaste débat, le salut par la foi ou par les œuvres..., le *Sola Scriptura* ou les ajouts des pères, des conciles et des papes... le fossé était plus profond.

Mais je me mets à réfléchir... Et si un nouveau schisme se préparait? Qui atteindrait-il? Et si la scission se produisait au sein même de mon Eglise? L'idée est-elle absurde? Est-il exclu, au nom de la logique, que surgisse un jour le raz de marée d'une nouvelle Réforme? Que cela suffise, car le sujet est plus que tentant à mes yeux.

Je penserai de préférence ici à l'homme ou à la femme qui s'aventure, accompagné d'un guide, dans le jardin de la religion.

Or, voici que ce guide n'impose aucun itinéraire. A chaque tournant, à chaque croisement, il se contente de lui dire : "Consulte ta boussole, elle indique le Pôle. Nombreux sont les chemins, l'orientation est unique".

J'ai tenté l'expérience, et je ne me suis pas égaré... En cours de route, j'ai appris énormément de choses, parmi lesquelles l'importance de la liberté dans le choix du chemin.

La boussole, c'est l'Evangile, le Pôle, c'est ce Royaume humain libre, réalisé dans l'amour, la paix et la justice ; royaume annoncé et souhaité entre autres par Jésus de Nazareth.

Tout le reste est accessoire. Je me suis donc fié à un guide étranger, le professeur Jacques Chopineau, devenu mon ami, et je n'ai qu'à m'en réjouir.

Pourquoi consulter l'autre, si celui-ci n'est qu'une sorte de miroir où je ne retrouve que ma propre image? Je n'ai rien à apprendre de lui parce qu'il me ressemble. Mais j'aurai toujours à apprendre d'un autre, s'il est différent, sur tout s'il a l'esprit loyal, libre et inventif.

"Tu es mon frère en humanité mais, pour l'amour du Ciel, reste ce que tu es."

Or, voici qu'il me dit lui-même que "la balle, lancée deux fois sur un terrain différent, ne rebondit pas de la même manière."

Voici qu'il me rappelle, à moi, qui dans ma jeunesse ai appris que la lecture biblique nécessite des limites, des garde-fous, qu'"il vaut mieux un escalier sans rampe qu'une rampe sans escalier; et qu'à force de tenir la rampe, on risque d'oublier de gravir les marches".

Aux obsédés des idées claires qui abordent la révélation religieuse, il suggère l'exemple du cheval lâché sur la glace. Il a l'air fou; on lui lie les pattes. Une fois couché, il est enfin stable; et c'est alors qu'il devient bavard : un "maître en théologie".

Parabole pour ce jour : Abram était très riche en troupeaux, en argent et en or. Lot avait aussi des brebis et des bœufs, et la contrée ne permettait pas d'y subsister ensemble; ils avaient trop de biens pour cela. Abram dit à Lot : "Qu'il n'y ait point de différend entre nous deux et entre nos bergers. Nous sommes frères. Si tu vas à gauche, j'irai à droite; si tu vas à droite, j'irai à gauche." Lot se dirigea vers l'Est. Abram se fixa en Canaan, et Lot dans les villes de la plaine".

Dans tout dialogue le compromis est nécessaire, non la compromission... Autrement dit, il ne faut pas nécessairement être en accord avec les autres sur tout. Il suffit de se réjouir d'être, avec les autres, frères et sœurs en humanité, frères et sœurs dans la recherche, le partage et l'amour...

Si Dieu est, il restera vrai que seul il parle bien de Lui-même.

Il restera vrai également que les Ecritures Judéo-chrétiennes seront toujours le témoignage le plus authentique de vies transformées par la foi et l'espérance en Dieu, qui leur apparaît comme la source inaltérable de la connaissance du sens.

Mais un livre, un livre... pour une vision qui, d'après le croyant dissipe un peu le brouillard. Pour le protestant que je suis, s'interroger sur l'état du monde, et sur la situation de l'homme, ne peut se faire qu'en prenant aussi en compte l'éclairage biblique.

Mais quelle lecture des Ecritures judéo-chrétiennes est susceptible de recharger notre capa cité de voir et de comprendre? Si notre perspective religieuse est pauvre, elle risque d'être - comme notre culture en général - "provincialisée" dans la confrontation qui ne peut manquer de se produire entre elle et d'autres visions du monde devenues majoritaires.

On peut craindre que ce que nous appelons "théologie" ou "dogmatique" ne se réduise, dans le monde à venir, à n'être qu'une spécialité régionale quasi inconnue, même en Occident.

Je suis de ceux qui pensent que l'Evangile n'a rien à perdre dans la débâcle des discours sur Dieu, pour peu que nous retrouvions l'écho de la source, et pour peu que nous vivions à nouveau de ce que nous avons prétendu enseigner.

A l'opposé du texte des origines, le fruit défendu ne sera pas pour nous "pomme de discorde" et de séparation - donc de péché, si nous gardons à l'esprit que nous avons à marcher sur des chemins d'Evangile, les yeux fixés sur un but toujours à atteindre, un pôle que les chrétiens nomment avec force le Dieu de Jésus le Christ.

Evidemment, à une époque où les intégrismes religieux sont toujours plus revendicateurs et d'une dangerosité telle qu'ils mènent au crime et au terrorisme, il est normal de s'interroger sur le bien fondé des religions. Et c'est ici qu'il faut tenir compte du vaste débat sur la laïcité qui sera au centre de mon exposé. Historiquement, il faut reconnaître que le protestantisme s'est senti plus à l'aise dans le régime de la laïcité que le catholicisme romain. Je n'en voudrai comme preuve que le peu d'enseignement confessionnel protestant dispensé dans les pays où la laïcité de l'Etat est réelle.

Au vingtième siècle, les choses ont bien changé. De plus en plus de chrétiens de tous horizons affirment avec conviction leur attachement à la laïcité de l'Etat, conçue comme une condition sine qua none de démocratie, au sein d'une société tolérante et pluraliste.

De plus en plus de chrétiens dénoncent les tentatives de certains - parfois parmi leur propre hiérarchie - de remettre en cause, sous différents prétextes, les principes humanistes de liberté philosophique et religieuse, de libre exercice du culte et de la séparation des Religions et de l'Etat, dont toutes et tous doivent pouvoir bénéficier, quelle que soit leurs origine ou leur confession religieuse.

Toutefois, notons que le mouvement Laïque peut également devenir militant et intolérant. Il va sans dire que nous préconisons une laïcité ouverte, qui rejette toute conception antireligieuse et qui est favorable à toute démarche visant à faire mieux connaître les divers systèmes philosophiques, les diverses religions et leurs traditions comme facteurs culturels et comme éléments identitaires. Il est à mon avis assez clair que la laïcité risque d'être remise en cause, non seulement par l'intégrisme ou le cléricalisme, mais aussi par la déshumanisation, par une mondialisation outrancière, par le pouvoir de l'argent, le refus de la solidarité, de l'idéal d'égalité des chances, ou - plus insidieusement - par sa propre propension à se déterminer comme seule vérité.

C'est du nom grec "laos", peuple, que provient l'adjectif "laïkos", c'est-à-dire public - dans le sens qui se rapporte au peuple. En latin, ce terme grec est devenu laïcus, ce qui donne en français lai, laïc ou laïque. Dès le Haut Moyen âge, dans les monastères, certains frères étaient appelés lais. Il s'agissait tout simplement de moines qui n'étaient pas ordonnés et qui étaient astreints à des tâches que nous pourrions considérer comme plus serviles.

Laïc est un terme qui ne s'oppose pas à croyant comme certains le pensent parfois, mais bien à ecclésiastique. Entendez par là le religieux qui a reçu l'ordination ou la consécration. L'étymologie qui le rattache au mot peuple me sied, parce qu'il lui confère ce petit parfum de démocratie qui me plait.

Par une sorte de convention, les "champions" de la laïcité ont pris l'habitude de réserver l'orthographe "laïc" aux personnes qui assistent les ecclésiastiques dans les diverses activités liées à l'exercice de la religion, tandis que l'adjectif "laïque" est employé exclusivement dans le domaine du mouvement laïque qui se veut, souvent, antireligieux, selon cette définition brutale d'Odon Vallet:

"Le laïc, c'est un fidèle non clerc. Le laïque, un citoyen anticlérical..."

Se dessine ainsi toute l'ambiguïté de l'idée de laïcité. Pour synthétiser, il est profitable de noter clairement les trois aspects du concept:

a) L'intervention des laïcs dans la vie ecclésiale. Ce rôle ne cesse de croître et l'on voit aujourd'hui - et je m'en réjouis - de plus en plus d'hommes et de femmes qui prennent en charge des services que les prêtres, moins, pasteurs, religieuses ou diaconesses, ne peuvent plus assumer seuls. Notons que le protestantisme a très tôt reconnu et défini de véritables ministères laïcs, non seulement dans les secteurs de la diaconie et de l'enseignement, mais également dans la suppléance des pasteurs pour les célébrations liturgiques, l'administration des sacrements et l'évangélisation. Le pasteur étant - avant tout - le docteur des Ecritures et le responsable de la chaire et de ce qui y est annoncé...

b) Le second aspect du concept est le plus revendicateur. Il s'agit alors, quand on parle de laïcité, de s'opposer farouchement à l'autorité de la hiérarchie catholique, et comme corollaire, de suivre une idéologie nécessairement rationaliste et positiviste, menant sans coup férir à un anticléricalisme intolérant jusqu'au fanatisme.

c) Vous l'aurez compris, je me situerai en contrepoint de cette approche, en préconisant une laïcité qui mène une politique de neutralité tolérante et qui respecte toutes les croyances et pensées qui excluent un prosélytisme contraignant s'appuyant sur des pressions d'ordre idéologique ou religieux.

Le concept républicain de laïcité

Le concept républicain de laïcité est un héritage de la Révolution française de 1789, des Encyclopédistes, des auteurs et philosophes du Siècle des Lumières, de Jean-Jacques Rousseau, entre autres, mais aussi d'un 19e siècle dominé par cette foi dans le Progrès, le triomphe des Sciences dites exactes, le Positivisme, les théories évolutionnistes darwiniennes et, en finale, une déchristianisation qui apparaît comme une résultante de tout cela ; comme si le domaine du religieux allait sans cesse se rétrécir pour laisser place à davantage de science et de rationalisme exempts de tout subjectivisme.

Lamarck, le savant, Nietzsche, le philosophe, annoncent la future société capitaliste, dans laquelle seul subsiste l'homme indépendant d'esprit et fort, qui bâtit exclusivement sur du neuf et qui ne compte que sur lui-même. Dans ce nouveau monde, la valeur essentielle n'est plus la charité chrétienne, mais bien la réussite et souvent hélas, la seule réussite matérielle. Nous sommes loin de cette laïcisation de la société préconisée et défendue par le protestantisme, qui fut à la base de l'éclosion de la libre pensée.

La Réforme historique, base de la laïcisation de la société et de l'émergence de la pensée moderne

Le Protestantisme, né de la Réforme historique du 16e siècle, est difficile à définir positivement, n'étant inféodé - en principe - à aucun maître spirituel autre que le Jésus des origines. Le protestantisme se présente idéalement comme une nouvelle façon de penser sa foi en donnant à chacun la possibilité de se faire une opinion en recourant directement aux textes qui fondent la foi, à savoir les écritures judéo-chrétiennes. Dans cet esprit, il ne devrait jamais se présenter sous la forme d'un système de croyances a priori. On ne devrait y trouver ni doctrine contraignante, ni dogmes normatifs, mais seulement des principes. La nuance est de taille. Quand un protestant propose l'Évangile, il devrait toujours le faire avec son corollaire: la Liberté. En effet, le chrétien réformé ne défend ni l'aura d'un représentant actuel plus ou moins docte, ni un parti religieux ou politique, ni une dogmatique, mais bien plutôt un engagement, une certaine piété, une méthode, un état d'esprit...

Il veut être libre de penser ce qui lui semble juste, croire ce qui lui paraît raisonnable, sans avoir recours à d'autre autorité que son propre raisonnement, éclairé par celui de tiers compétents. Il refuse de suivre benoîtement une caste qui érige sa compréhension comme infaillible et propose certaines convictions positives, telle le salut par la grâce, le pardon divin absolu, le témoignage intérieur de l'esprit, autant d'idées qui, différentes parfois de l'héritage doctrinal du Christianisme sont néanmoins considérées comme une expression plus fidèle et surtout mieux adaptée aux temps actuels de l'esprit originel de l'Évangile.

Il est moins aisé, qu'on ne le pense parfois, de donner une date qui situerait la naissance du protestantisme. Il n'y a pas de fondateur unique, mais un certain nombre de personnages clés qui ont favorisé les développements successifs de la pensée réformée. L'hérésie Cathare, Jean Huss et les prés réformateurs sont autant de jalons qui conduisent à Martin Luther, Zwingli, Calvin, John Knox et bien d'autres... Un point peut éclairer notre réflexion à ce propos : le protestantisme est lié à la notion de modernité. C'est d'ailleurs sous le label de Modernisme qu'il est combattu dans certains ouvrages polémiques qui prétendent défendre l'orthodoxie contre les hérésies et les sectes.

Au 12^e siècle, en Europe, de nombreux lettrés découvrent que les modes de pensée et les structures antiques sont dépassés. Conscients de vivre des temps nouveaux, ils vont baptiser leur époque le *Saeculum Modernum*. Comme le remarque le Professeur André Gounelle :

"Ils vivent désormais dans une époque différente, qu'ils appellent le saeculum modernum. (...) Se mettent en place une nouvelle philosophie, fondée sur la logique ou la dialectique, et une nouvelle théologie, la scolastique, contre lesquelles réagiront plus tard la Renaissance et la Réforme".

D'autres historiens proposent des dates différentes. Qu'importe, ceci attire notre attention sur le fait que la notion de modernité n'est pas récente. Ce qui est important, c'est de constater que trois grandes forces historiques ont contribué à la naissance du mouvement qui devint le modernisme religieux. Il s'agit de la lutte pour la liberté intellectuelle, de l'avancement de la science et de la lutte pour les réformes sociales, c'est-à-dire trois aspects du réveil intellectuel qui eut lieu entre 1350 et 1650.

Première étape : La Réforme

Les historiens de la religion ont établi que la Réforme n'est pas surgie inopinément, et qu'elle n'est pas non plus indépendante de l'évolution économique, sociale et politique de son époque. Luther n'a fait que "cristalliser" l'attente portée par plusieurs générations qui l'avait précédé. Au départ, ses revendications n'avaient pas une portée réellement théologique. Ce qu'il ne pouvait accepter, c'était le trafic des indulgences et une certaine corruption du clergé. C'est en tant que catholique qu'il s'adresse au Pape Léon X et seuls l'incompréhension du Saint Siège et un environnement politique favorable à la distanciation -sur lequel nous ne pouvons nous étendre ici - l'entraîneront plus loin. Il n'était probablement pas conscient de l'ampleur du mouvement qui allait le porter à "consommer" la rupture avec Rome.

En effet, depuis le 12^e siècle, des hommes et des collectivités, qui avaient en commun leur révolte contre le formalisme de l'Église, marqué dans la hiérarchie, les rites et les doctrines, et leur amour de la source première de l'Évangile, s'étaient élevés contre l'autorité catholique, souvent au péril de leur vie. Mais au 16^e siècle, une résistance croissante vit le jour. On ne pouvait plus admettre ce contrôle absolu, sur la vie religieuse et intellectuelle, qu'avait exercé l'Église catholique romaine pendant des siècles. Partout en Europe, des voix s'élevaient pour réclamer le droit d'examiner les faits

- la bible elle-même plutôt que sa seule interprétation autorisée - et d'arriver à leurs propres conclusions en matière de religion.

Deux groupes se détachèrent :

- D'une part ceux qui affirmèrent que la raison seule pouvait servir de guide à l'homme. Rejetant toute autorité externe en matière de foi et de conduite, c'est dans ce mouvement que l'athéisme radical se développera. Le siècle des Lumières donnera à cette thèse ses lettres de noblesse.

- D'autre part, les protestants qui défendirent le droit pour chacun de lire la bible et de l'interpréter selon sa propre compréhension.

Certains, forts de ce premier principe, croient que la Réforme c'est donc la liberté : liberté de pensée, de conscience, de conduite. Ces Libertins, comme on les appelle, vont payer leur erreur par la confiscation de leurs biens, des mesures d'exil, et même des condamnations à mort, y compris en terre protestante. Comme le rappelle avec pertinence Robert Stahler :

"La Réforme du 16e siècle n'a pas eu comme règle de conduite individuelle, en théologie comme en science, le principe du libre examen. A l'autorité de l'Eglise, les Réformateurs substituent l'autorité de la Bible, mais d'une Bible commentée, expliquée et interprétée par eux. Sébastien Castellion dut quitter Genève parce que son opinion sur le Cantique des cantiques différait de celle de Calvin (...). Le médecin Boisée fut banni pour avoir contesté la prédestination absolue et Michel Servet fut brûlé vif pour avoir médité de la Trinité"

Paradoxalement, Martin Luther, Jean Calvin et Philipp Melanchthon font figure de nouveaux docteurs de l'Eglise. "Aux yeux de leurs épigones, ils avaient définitivement fixé l'organisation de ce monde et la démarche autorisée de la pensée. Qui s'écartait de leur doctrine était digne de condamnation, ni plus ni moins que Galilée devant l'Inquisition de Florence".

Heureusement, quelques précurseurs ont compris et affirmé que seule la tolérance, le respect profond de la conception d'autrui, peut aider chacun dans sa quête personnelle de la Vérité. Cette idée, que le christianisme bien compris doit rendre l'homme tolérant, trouvera son champion en la personne de l'écrivain français Pierre Bayle, qui par la publication de son Dictionnaire historique et critique (1696-1697) ouvrira la voie à la critique systématique, brisant, la linéarité des exposés traditionnels. Il annonce Descartes qui réclame pour chacun *"le droit de douter avant de conclure et de se déterminer sans acception d'autorité d'aucune sorte"*.

Sébastien Castellion, déjà cité, fut jugé par Jean Calvin trop humaniste. Avec sa famille, il va se réfugier à Bâle où on lui offre une chaire de grec à l'université. C'est là qu'il rédigera un libelle: "Au sujet des hérétiques qui ne doivent pas être punis", en réponse à la volonté de Jean Calvin qui avait rédigé un texte titré: "Au sujet des hérétiques qui doivent être punis par la magistrature civile". Calvin tentera de réduire Sébastien Castellion au silence grâce aux nombreuses connaissances qu'il avait à Bâle, et - comme l'écrit Robert Stahler avec une ironie cinglante:

"Les choses allaient se gêner pour Castellion qui était menacé d'un procès en hérésie, quand il eut la bonne fortune de mourir dans son lit, ce qui lui évita le bûcher de Servet..."

Jusqu'à sa fin il avait combattu en faveur de la tolérance et défendu Michel Servet par cet admirable précepte:

"Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est commettre un crime"

Mais à part ces quelques personnalités d'exception, la Réforme du 16^e siècle, en parlant de libre examen semble en avoir limité la portée au texte biblique. Comme l'écrit le professeur J. Stengers :

"A cette époque, le libre examen, c'est ce qui doit permettre à tous ceux qui ont reçu la vérité, c'est-à-dire la parole de Dieu, de faire un tri dans l'héritage du passé, afin de ne retenir de cet héritage que ce qui est conforme à l'Écriture et d'en rejeter tout le reste".

Même si, à juste titre, le protestantisme réformé reconnaît dans la liberté d'examen, conçue comme une liberté totalement individuelle et une affirmation de l'indépendance de la raison humaine, le principe de base du protestantisme, il nous faut honnêtement admettre que ce principe n'a constitué, dans les faits, qu'un produit tardif de la Réforme. Les professeurs J. Stengers et P. Geisendorf, de l'Université Libre de Bruxelles, l'ont, me semble-t-il, bien démontré.

Toutefois, en offrant la Bible aux fidèles, rien ne sera plus comme avant. Certes, chez ceux qui resteront chrétiens, les Écritures ne cesseront pas de commander un profond respect. Mais, l'époque le réclamant, on assistera à un transfert du plan dogmatique vers le plan historique. La différence est essentielle parce que les exigences du dogme sont absolues, alors que l'histoire s'inscrit dans un domaine où le relatif l'emporte.

Deuxième étape : Le siècle des Lumières et l'époque "Moderne"

En histoire des idées et des comportements, l'ère dite moderne commence vraiment au 18^e siècle, s'affirme au 19^e et prouve son efficacité au 20^e siècle.

La culture moderne résulte de deux composantes majeures :

- 1. Le respect de chaque individu dans son individualité, et pas seulement comme membre d'un groupe social. "Telle est la grande découverte du siècle des Lumières, qui a débouché sur la Révolution française; même si, sur le plan national, elle n'a été qu'une demi réussite, elle a définitivement marqué tous les peuples de la terre avec sa devise : Liberté, Égalité, Fraternité".

- 2. La mise au point progressive d'une méthode pour cerner la réalité : la méthode scientifique expérimentale, avec sa variante pour étudier le passé : la méthode historico critique. Ainsi donc, le 18^e siècle se caractérise par une volonté d'autonomie de la raison humaine & par la recherche de l'objectivité scientifique. Comme le résume avec à propos le professeur B. Reymond dans son ouvrage Théologie libérale et modernité :

"Les préjugés religieux deviennent suspects de superstition. Le merveilleux, l'irrationnel passent pour supercherie dans l'exacte mesure où ils prétendent se soustraire aux investigations (observation, expérimentation et vérification) et aux critères de la raison"

Même s'il vécut au 17^e siècle, nous aimons citer à cet endroit une parole célèbre de Descartes qui apparaît ici comme précurseur :

"Pour atteindre à la vérité, il faut, une fois dans la vie, se défaire de toutes les opinions que l'on a reçues, et reconstruire du nouveau, et dès le fondement, tous les systèmes de connaissance".

Face à l'avènement de cette modernité, deux tendances ont vu le jour au sein de la théologie.

- Les orthodoxes (ou fondamentalistes) ont ressenti cela comme une réelle menace tant externe - le domaine de compétence se rétrécit et les affirmations globalisantes et de portée cosmologique ne sont plus défendables -, qu'interne - application aux textes "sacrés", et aux traditions et dogmes qui en découlent, des méthodes scientifiques d'investigation, notamment l'incontournable méthode historico critique.

- Par contre, les libéraux ont considéré que la modernité était une chance pour la foi chrétienne qu'il fallait éviter de lier à des croyances douteuses, chancelantes ou périmées. "La foi en Dieu n'est pas une croyance en quelque dimension surnaturelle, mais une relation à Dieu vécue pleinement au sein et avec les moyens du croyable disponible". La théologie moderniste s'est alors donnée pour tâche de mettre en évidence une "essence du Christianisme", dégagée de ses "accidents" & de ses croyances "incroyables"...

Parallèlement à cela, au 19e siècle, la théologie va subir l'influence de la philosophie. Karl Barth remarque :

"Parmi les théologiens du siècle (19e s.), il ne s'en est guère trouvé qui n'aient été des philosophes de la religion, c'est-à-dire des gens s'appliquant à élaborer une théorie de la connaissance, une métaphysique et une éthique, en fonction de l'évidence qu'ils croyaient avoir découverte dans leur vision du monde et de l'homme, et à partir de laquelle la religion en général et la foi chrétienne en particulier semblaient tout au moins devenir des réalités possibles".

Successivement diplômé en philologie, philosophie et théologie, F. D. E. Schleiermacher prendra la tête d'une réflexion qui conduira à la naissance véritable de la théologie libérale. Marqué, dans ses jeunes années par le réveil piétiste, il s'ouvre à la philosophie des Lumières, et tente de relier celle-ci à toute l'histoire de la pensée. Son plus profond désir étant de réconcilier la religion et la culture, alors qu'un des fondements de la Théologie des Lumières était la séparation de Dieu et de l'homme. Schleiermacher établira que la religion n'est pas essentiellement pensée ou action, mais un sentiment de dépendance absolue, une conscience immédiate de la présence en soi de l'inconditionnel. Toutes ces expressions visant la même réalité : l'expérience religieuse.

Poursuivant une démarche analytique, Schleiermacher opère une véritable révolution copernicienne en théologie : "La religion est intuition de l'univers"; par elle, l'homme est mis en relation avec l'infiniment bon qui l'attire et l'enthousiasme, le dépouillant de ses étroitesse particularistes et égoïstes, lui permettant d'accéder à la pleine dimension de son humanité. Le fait chrétien décisif, celui à partir de quoi on peut fonder une discipline réflexive, la théologie, c'est la piété, caractérisée par un sentiment d'absolue dépendance. Là où cela est reconnu, mieux : éprouvé, plus encore : vécu, là est posée la base d'une communion véritable tout entière animée d'un souffle d'immortalité.

Avec Hegel, Schleiermacher domina la recherche intellectuelle du 19e siècle et servit de précurseur aussi bien aux critiques radicales d'un homme tel que Feuerbach, qu'aux intuitions exégétiques d'un Bultmann. Pour "sortir" du rationalisme orthodoxe "sclérosant" des 17e et 18e siècles, il est le premier à insister sur la primauté de la théologie pratique : but et couronnement de toute théologie, puisqu'elle donne, à toutes les autres disciplines théologiques, le sens et la responsabilité concrète de l'homme, dans l'Eglise et la société.

Dans un autre domaine, Schleiermacher insiste sur l'importance de la sociologie religieuse, c'est-à-dire de la relation positive ou négative entre un environnement social et les structures ou paroles de l'Eglise. "Avant Marx, avant Troeltsch, Schleiermacher

montre l'interdépendance de tous les domaines du réel et commence à mettre en lumière les conditionnements ou conditions d'existence et de production de la communauté ecclésiale".

Dans la lignée de Schleiermacher, beaucoup de protestants ont mis l'accent sur le besoin de réinterpréter socialement le christianisme, en insistant sur la mise en conformité du message évangélique et du vécu chrétien, notamment en participant au développement de nombreuses œuvres caritatives.

Dans la pensée réformée, le point de vue moral est un des fondements de la certitude religieuse. L'homme est sûr de lui en tant que sujet éthique et la religion est ce qui lui permet de s'actualiser en tant que personne morale.

Enfin, Schleiermacher pose les fondements d'une science nouvelle : l'herméneutique, ou discipline de l'interprétation, dans des contextes nouveaux, des messages originels du christianisme. Il réagit contre ceux & celles, tenants de la théologie restauratrice (mouvement du réveil du 19e siècle), qui prétendent que les textes bibliques fondateurs jouissent d'une autorité extérieure et formelle, et leur oppose son souci d'établir la vraie valeur historique, morale et religieuse du texte biblique.

En tirant les conséquences de leurs recherches historico critiques, les théologiens libéraux vont être amenés à relativiser ce qui avait paru jusqu'alors doté de valeur absolue et obligatoire : "Le dogme, la profession de foi de l'Eglise se muèrent en phénomènes conditionnés par une époque, sujets au devenir, auxquels seule la médiation de l'histoire donne accès et qui partagent la relativité commune à l'ensemble des phénomènes historiques".

Troisième étape : Le 20e siècle

Si la théologie protestante est autant liée à la modernité que nous le pensons, on peut se poser une question quant à son avenir : La fin de "l'ère moderne" ne sera-t-elle pas l'heure de sa propre péremption? C'est l'idée du théologien libéral américain John Cobb, reprise dans la francophonie notamment par Bernard Reymond, professeur de théologie pratique à Lausanne :

"Nous sommes déjà entrés dans l'ère postmoderne. L'indice probant de ce virage de civilisation est l'apparition d'une culture pluraliste au sein de laquelle l'objectivité scientifique et technique cesse d'être une référence obligée et dominante pour la pensée et le comportement (...). Ce n'est pas un retour à l'âge théologique cher à Auguste Comte, mais l'avènement pour aujourd'hui ou pour demain de ce que fut le polythéisme antique pour le premier christianisme".

Autrement dit, les protestants, s'ils veulent rester fidèles à leurs principes et à leurs objectifs, doivent éviter de "tomber dans la tentation" de vouloir restaurer les orthodoxies du passé, même si hélas l'intégrisme et le fondamentalisme "étroit" semblent seuls en progression et s'interroger sur la pertinence de la foi et de la pensée religieuse comme facteur favorisant l'avènement d'un pluralisme bénéfique pour l'homme.

"Le protestantisme ne peut prétendre garder son caractère réformateur qui le caractérise si il ne contribue pas aussi à nous libérer des étroitesse de la modernité et ne prépare une réflexion où la religion réponde simultanément, aux deux exigences complémentaires de la vérité et de la liberté".

Ceci revient à dépasser le stade "nécessaire" du libéralisme rationaliste de la seconde moitié du 19e siècle, pour retrouver "la sève d'une pensée comme celle de

Schleiermacher, largement ouverte à tous les registres de notre sensibilité humaine, science, musique, poésie...".

Par le biais de ses penseurs, de ses œuvres marquantes et du vécu de ses adhérents, la théologie protestante veut être largement ouverte au monde. Selon une formule chère aux réformés conséquents : la théologie est entrée résolument en "compétition avec le siècle", entendant participer à la conscience culturelle de son époque et ne pas rester étrangère aux développements de la science. "

Ainsi, pour la théologie protestante libérale, les idées ambiantes sont normatives. C'est en fonction de celles-ci qu'elle réagit aux impulsions venant de l'extérieur, entraînant les hommes dans le mouvement de la culture.

Quant à nous, nous pensons sincèrement que la foi reste une alternative possible, et valorisante, même dans le cadre des représentations du monde acceptées par nos contemporains. Il me semble que bien des chrétiens actuels, desquels nous nous sentons proches, veulent contribuer à placer l'Évangile, c'est-à-dire une bonne nouvelle d'amour, d'espérance, de justice et de liberté..., dans la conscience de leur monde cultivé et bourgeois. Chaque homme, s'il le désire, peut s'approprier le christianisme de façon individuelle, son interprétation ne pouvant jamais être, pour un tiers, qu'indicative et non normative. En effet, comme l'a bien démontré le regretté professeur de philosophie de l'Université Libre de Bruxelles, Chaïm Perelman :

"Aux 288 conceptions du "Souverain Bien" énumérées par Varron, on peut opposer tout autant de conceptions de Dieu et de la religion".

L'homme, qu'il le veuille ou non, est, au moins pour le moment, et sur cette terre, l'autorité dernière en matière de morale et de croyance. Le protestant ne devrait nullement redouter ce subjectivisme avoué, car peu importe à l'âme religieuse ce qu'est Dieu en soi, Jésus en soi et même l'amour ou la liberté en soi... L'essentiel c'est ce que sont Dieu, Jésus, l'amour, la liberté pour sa vie.

Conclusion

Mais il est temps de conclure pour laisser la place au débat, d'autant plus que notre conclusion est longue. Loin d'opposer comme on le fait souvent et, nous le croyons à tort, laïcité et religion, nous allons essayer, en suivant la pensée du doyen émérite de Montpellier, le professeur André Gounelle, d'en indiquer la complémentarité en tentant de définir d'un côté un statut religieux de la laïcité et, d'autre part, un statut laïque de la religion.

a. Un statut religieux de la laïcité

Les religions sont multiples et diverses et aucune ne peut prétendre détenir la Vérité. Ces religions génèrent des conceptions différentes du monde, et des attitudes et prises de position qui peuvent parfois paraître sensiblement divergentes. Certaines ne laissent aucun espace à la laïcité. Pensons notamment aux religions archaïques, telle l'animisme qui, comme son nom l'indique tend à expliquer l'univers par le jeu de puissances mystérieuses qui "animent" chaque être, homme, animal, plante ou même objet minéral. Méfions-nous d'un jugement hâtif qui nous ferait reléguer cette optique aux oubliettes de l'histoire. Les spiritualités actuelles, et notamment fondamentalistes, qui discernent à tout moment dans le monde ancien, présent et à venir, des interventions miraculeuses de Dieu ne sont pas loin de l'animisme ; la divinité pouvant se jouer des lois naturelles à tout moment, selon son bon plaisir. Dans ces systèmes, la notion de laïcité n'est la résultante que d'un aveuglement de l'homme, d'une illusion et d'une erreur, dus à sa non connaissance de Dieu ou à son péché. Dans cette optique théologique,

l'interventionnisme de Dieu est omniprésent et l'homme n'est, par conséquent, qu'un être toujours subalterne, qui ne peut en réalité rien - sous entendu que Dieu n'ait voulu - sur son environnement.

Il nous semble que la religion qui s'inspire des écritures judéo-chrétiennes et qui a donné naissance au judaïsme, au christianisme dans sa diversité et, dans une moindre mesure, à L'Islam, se démarque de cet envahissement et de cette saturation de toutes choses par le religieux.

Selon une expression de Max Weber:

"elle désenchant le monde, elle désacralise la nature et l'histoire, en refusant de faire des sources, des volcans, des astres un ensemble de forces et de manifestations surnaturelles, c'est-à-dire en leur ôtant, progressivement tout caractère divin".

Cette dédivinisation s'exprime fortement dans le récit de la création, au premier chapitre de la Genèse, qu'avec une pointe d'exagération et de provocation, le théologien baptiste américain Harvey Cox a pu qualifier de " manifeste de propagande athée ".

Ce chapitre s'en prend, en effet, successivement à tout ce qu'adoraient les peuples environnants. Il leur déclare : la lune, le soleil, les étoiles, les monstres marins, la végétation, les animaux, à qui vous rendez des cultes, sont seulement des créatures. Ne voyez en tout cela rien d'autre que des objets ou des êtres avec lesquels Dieu meuble et peuple l'univers. Quelle superbe insolence que de réduire le soleil et la lune, que tant de gens tenaient pour de grandes et redoutables divinités, à des luminaires suspendus à la voûte céleste, semblables à des lampes accrochées à un plafond.

En même temps, la religion biblique souligne la valeur du monde. Elle n'en fait pas un lieu intrinsèquement démoniaque et pervers, que le croyant devrait fuir à tout prix. Elle ne le considère pas non plus comme un ensemble illusoire d'apparences, de mirages, ou de vanités sans consistance ni valeur pour celui qui connaît la vérité. Elle ne pousse pas à s'en détourner et à s'en détacher par la contemplation mystique, ou à le quitter et à en sortir par des pratiques ascétiques.

Que le monde soit profane, laïc ou séculier ne le disqualifie pas aux yeux de la religion biblique. De nombreux textes, au contraire, insistent sur sa valeur. Ils s'émerveillent devant la nature, devant les cieux, ou même devant le corps humain. Dans le premier chapitre de la Genèse, on nous raconte qu'à cinq reprises, Dieu s'arrête pour regarder le monde en formation, et il le trouve beau et bon. Le récit de la création exprime un fort refus de mépriser le monde, de le considérer avec dédain et dégoût. Certes, il n'est pas parfait, et il faut se garder de le diviniser. Toutefois, il est l'œuvre de Dieu, et non pas d'un démon mal intentionné, ou d'un demiurge maladroit, comme de nombreuses sectes antiques le croyaient.

La foi en Dieu, le service de Dieu, la piété demandent qu'on s'y intéresse, et qu'on s'y engage. Ce sont donc des raisons religieuses, liées à la doctrine de la création qui conduisent le croyant biblique à affirmer le monde est profane, et à lui donner de l'importance.

Dans cette perspective, on ne peut et on ne doit pas nier la laïcité au nom de la religion biblique. On doit la respecter, la maintenir, y travailler. Dans un jeu de mot intraduisible en français, le Réformateur Martin Luther assimile le métier profane avec la vocation religieuse. Dieu, dit-il, demande au croyant non pas de quitter le monde, et d'entrer dans un couvent, de s'adonner uniquement à des activités religieuses, mais, au contraire, d'exercer dans la société un métier et une activité profanes. Pour essayer de transcrire ce jeu de mot, on pourrait dire que la profession de foi du chrétien se traduit dans la

profession laïque qui est la sienne dans la société. La laïcité a, ici, un statut religieux, en ce sens que loin de la combattre ou de l'accepter à contrecœur, la religion biblique conduit à reconnaître sa valeur, à la cultiver, à contribuer à sa construction.

b. Un statut laïc du religieux

S'il y a un statut religieux de la laïcité, peut-il y avoir, à l'inverse, un statut laïc du religieux? En principe, la laïcité ne refuse pas une place à la religion ; elle la situe dans la sphère de l'intériorité. Elle entend éliminer le religieux de l'espace public, extérieur ou social, mais nullement l'interdire dans la vie privée et personnelle de chacun.

Ces distinctions classiques entre extériorité et intériorité, entre public et privé, entre social et personnel ont été développées par des penseurs anglo-saxons comme John Locke et Stuart Mill, et reprises ensuite en France.

Elles ne manquent pas de mérites. Elles ont permis bien des avancées. Elles ne suppriment cependant pas tous les problèmes, et elles fonctionnent parfois mal parce que les frontières sont floues et discutables. Ainsi, l'expression de ce que l'on pense et de ce que l'on est se situe à la charnière du public et du privé, de l'extérieur et de l'intérieur ; elle soulève des problèmes que leur distinction ne permet pas de résoudre.

Par exemple, affirmer l'inégalité des races, contester la réalité des chambres à gaz relève-t-il d'une opinion personnelle, privée, que l'on doit autoriser en tant que telle, même si on la juge aberrante, ou s'agit-il de propos civilement intolérables que la justice doit sanctionner? Où se situe le seuil entre une intériorité libre de s'exprimer et une extériorité à réglementer? Autre exemple : dans la plupart des pays de culture anglo-saxonne, on considère le port du foulard dit islamique comme une affaire privée, relevant de choix personnels, et on jugerait intolérant, abusif et contraire à la neutralité religieuse de l'interdire, alors qu'en France, et dans une moindre mesure chez nous, on y verra plutôt une manifestation publique, et que le porter passe pour une atteinte à la laïcité, un refus de la règle commune et le signe d'un fanatisme socialement dangereux que l'on doit donc interdire.

Nos paroles, nos habits, nos comportements ne se laissent pas facilement répartir entre le public et le privé.

La plupart des religions jugeraient, à juste titre, contraire à leur nature et à leur vocation un système qui les relèguerait dans le "jardin secret" de l'intimité et qui leur interdirait de s'exprimer et d'agir dans le domaine social ou politique, dans le premier sens du terme. Ce système serait à leurs yeux un exemple de cette tolérance insuffisante qui n'interdit pas la croyance certes, mais qui n'accepte pas non plus qu'on le soit vraiment, c'est-à-dire "au grand jour", avec les implications sociales que cela comporte.

Il nous semble que la véritable distinction qui permet de définir un statut laïque de la religion ne se situe pas d'abord entre le public et le privé, mais plutôt entre le totalitaire et le relationnel. Le totalitaire se caractérise par la volonté d'imposer une unanimité à laquelle nul ne peut ni ne doit échapper. Contre ce consensus impossible et maléfisant, car il écrase les individualités et rend les sociétés dictatoriales, la laïcité veille à la diversité, à une diversité qui ne soit pas isolement, séparation, mais échange et convivialité. Un des bénéfices de l'école laïque a été et reste de mettre en relation, parfois en tension des enfants venant d'horizons très différents, et du coup de leur apprendre que leur manière ou celle de leur milieu de comprendre et de mener son existence n'est pas la seule qui existe. Elle ne détruit pas la conception qu'ils tiennent de leur famille ; elle la met en relation et contact avec diverses options, et les empêche donc de devenir des esprits totalitaires incapables d'accepter et de reconnaître les autres.

Le mérite de l'état laïque et démocratique est de permettre la coexistence de diverses idéologies et spiritualités qui ne peuvent pas du coup prétendre à un monopole.

La laïcité devient excessive et se transforme en un laïcisme intolérant si elle cherche à expulser le religieux de l'espace public, si elle lui conteste le droit de s'exprimer. Elle se pose alors en absolu ; nous vous rappelons qu'étymologiquement le mot "absolu" désigne ce qui est par soi seul, ce qui n'admet rien d'autre que soi.

S'absolutiser revient à se diviniser, à se sacraliser. Paradoxalement et contre son intention, le laïcisme quand il rejette la religion se transforme lui-même en une religion, qui pour être séculière n'en est pas moins impérialiste et intolérante. Significativement, certains laïcistes du début du siècle parlaient de l'école publique comme d'une institution sacrée ; ils faisaient de l'école une église, ou une contre-église, ce que justement elle n'a pas à être si elle se veut vraiment laïque. Par contre, la laïcité remplit son juste rôle quand elle empêche qu'une religion ou qu'une idéologie n'envahisse et ne régente l'ensemble de la société, ou qu'elle s'empare des esprits et les asservisse en tuant toute réflexion et critique.

La laïcité doit lutter contre le totalitarisme, et elle le fait non pas en interdisant l'expression publique des croyances (ce qui la rendrait elle-même totalitaire et dictatoriale), mais en organisant des débats, des échanges, des comparaisons qui suscitent et nourrissent la réflexion, en offrant des temps de rencontre, en aménageant des espaces communs où l'on peut se parler et s'écouter.

Entre 1878 et 1887, Ferdinand Buisson, directeur général de l'enseignement primaire, un protestant devenu libre-penseur, publie un Dictionnaire de Pédagogie qui a longtemps été un ouvrage de base et de référence pour l'enseignement laïc. Ce dictionnaire comporte trois articles sur la Bible, rédigés le premier par un juif, le second par un catholique et le troisième par un protestant. On aurait pu en ajouter un quatrième, confié à un athée. Il y a là un exemple de laïcité bien comprise, qui fait entrer dans une confrontation sérieuse et sereine diverses options et opinions spirituelles.

Nous désirons, et nous allons œuvrer, pour que la laïcité ne constitue pas des espaces vidés du religieux, mais des lieux où les divers croyants et les tout aussi divers non-croyants entrent en un débat qui porte, entre autres choses, sur le tolérable et l'intolérable, sur la différence à respecter et les écarts à empêcher, un débat qui ne passe pas sous silence les convictions et les motivations profondes des uns et des autres, à condition, bien entendu, que le débat ne devienne pas combat, qu'il soit recherche commune, écoute mutuelle, et non pas affrontement et propagande.

Autrement dit, avec un certain idéalisme, nous souhaitons une laïcité assez forte pour tolérer l'expression de convictions y compris religieuses, et, avec un angélisme, peut-être lié à notre vocation pastorale et théologique, nous militerons pour une religion assez ouverte pour respecter la laïcité et admettre le pluralisme, en y voyant non pas un pis-aller à tolérer, mais une situation normale à préserver et à cultiver. J'achève cette seconde partie. En fait, laïcité et religion me semblent avoir besoin l'une de l'autre. Elles se préservent mutuellement de l'intolérance et du totalitarisme. La laïcité permet à la religion d'être vraiment une religion, et de ne pas se transformer en un système impérialiste d'endoctrinement et de domination, éternelle tentation de ceux qu'habite et que travaille l'attrait de la transcendance.

A l'inverse, la religion non dogmatique aide la laïcité à être et à rester authentiquement laïque, à ne pas devenir une idéologie dictatoriale, à ne pas tomber dans cette déviation qui croit que défendre le profane, préserver l'espace public et laïc oblige à le fermer et à le rendre exclusif.

Qu'il s'agisse de la tolérance ou de la laïcité, les réflexions que nous vous avons proposées conduisent au même point. La tolérance, oui, à condition qu'elle ne se prétende pas suffisante et qu'elle soit ouverte, et en relation avec la liberté, l'égalité et la fraternité. La laïcité, oui, à condition qu'elle ne se ferme pas, mais qu'elle entre en une relation ouverte, à la fois critique et constructive, avec les religions. Il ne faut pas remplacer des absolus par d'autres, qui présentent les mêmes inconvénients et font courir des dangers identiques.

Il s'agit, pour nous, d'apprendre à penser et à vivre la relativité, c'est-à-dire la relationalité. Bien comprises, la tolérance et la laïcité ne désignent pas des juxtapositions sans dialogue, des séparations sans contacts, des compartimentages sans échanges. Elles impliquent pour prendre sens et profondeur, des rencontres vivantes et exigeantes, dans la reconnaissance et non dans la relégation de l'autre.